

L'Ecole Belge de Psychanalyse, tête de pont, en Belgique, du « retour à Freud de Lacan »¹

Antoine Vergote

L'E.B.P., sa fondation, ses conceptions, son règlement interne²

La Psychanalyse est une remémoration vigile, même si elle est hystérique. Elle n'est ni une pure anamnèse ni une analyse du simple hic et nunc. Il en va de même pour l'analyse de la vie d'un Groupe ou d'une Ecole de Psychanalyse. Aussi, pour vous parler de notre Ecole, commencerai-je par remémorer ses origines afin de rapporter celles-ci aux activités et aux problèmes de l'heure présente. Les fondateurs de l'Ecole vous sont connus. Ce sont par ordre alphabétique : D. Desmedt, P. Duquenne, W. Huber, R. Ingels, Jean-Claude Quintart, J. Schotte et A. Vergote. Tous appartenaient à l'ancienne Société française de Psychanalyse (Lacan, Lagache, Dolto...). Des raisons scientifiques, solidaires des principes concernant la formation dispensée, nous avaient fait opter pour une formation psychanalytique dans un groupe freudien déterminé (à Paris ou à Zurich) en dépit du fait que ce groupe n'appartenait pas à l'Internationale. Par la suite, malgré certains bons rapports personnels, nous nous sommes vite rendu compte que nous n'avions aucune chance de pouvoir collaborer avec l'Institut de Psychanalyse de Bruxelles, l'actuelle Société Belge de Psychanalyse. Nos concep-

1. Titre de la rédaction.

2. Proposé par l'auteur pour introduire à l'histoire de l'Ecole Belge de Psychanalyse (ndlr). Exposé réalisé en réponse aux questions posées à la réunion plénière le 28 juin 1972.

tions s'y opposaient. Nous avons donc fondé nous-mêmes une Ecole de Psychanalyse. Cette dénomination, inspirée par J. Lacan, avait fait l'objet de nos réflexions, et elle nous semblait se justifier. Elle était, pour nous aussi, l'expression symbolique de nos conceptions.

1. « Belge ». Venant presque tous de l'Université de Louvain nous ne voulions cependant pas lier notre Ecole à cette Université. Aussi notre siège est-il à Bruxelles. Au départ nous nous sommes même presque toujours réunis à Bruxelles. A la demande des participants nous avons ensuite déplacé provisoirement et partiellement nos réunions à Louvain, en raison des avantages d'accès et de local que présentait ce lieu. Mais rien ne nous oblige de maintenir à Louvain le lieu de nos assemblées. Signalons, d'ailleurs, que bien vite des analystes venant d'autres Universités se sont associés à notre Ecole.
2. « Ecole ». Par cette dénomination nous avons suivi l'exemple de Lacan. Ce terme indique qu'une Société ou une Association de Psychanalyse n'est ni un syndicat ni une Institution qui défend d'abord les intérêts professionnels, mais un groupe de formation et de recherche continues.
3. « de Psychanalyse ». Nous avons jugé qu'à elle seule cette marque suffit pour nous situer par rapports aux problèmes de l'orthodoxie psychanalytique. Un certain nombre de conceptions théoriques définit la psychanalyse. Il est clair que les psychologies jungiennes, adlériennes et behavioristes telles que les comprennent Skinner et Eysenck, éliminent les théories fondatrices de la pratique analytique. Freud lui-même a clairement exposé les conceptions qui fondent la psychanalyse en tant que science et pratique autonomes. « L'hypothèse de processus psychologiques inconscients, l'acceptation de la doctrine de la résistance et du refoulement, l'appréciation de la sexualité et du complexe d'Oedipe, sont les principaux contenus de la psychanalyse et les fondements de sa théorie, et quiconque ne peut les approuver tous ne devrait pas se compter parmi les psychanalystes. »³ Ces conceptions théoriques majeures délimitent notre domaine spécifique d'observation et constituent la base théorique sur laquelle notre Ecole s'est fondée. Cette référence essentielle à Freud que dénote précisément le terme « Ecole de Psychanalyse », ne connote cependant pas la spécificité de notre Ecole. Par cette référence, en effet, notre Ecole s'apparente à tous les Instituts et à toutes les Sociétés de Psychanalyse. Elle ne dit pas encore la raison pour laquelle nous avons préféré fonder un nouveau groupe de psychanalyse. Un projet plus spécifique a présidé à notre initiative. Celle-ci s'inscrit essentiellement dans la suite de l'oeuvre de Lacan, et, pour certains et dans une certaine mesure, de celle de

3. *Psychanalyse und Libidotheorie*, G.W. XIII, 223).

Szondi et de Binswanger. Je peux résumer ainsi cette inspiration : un retour à Freud éclairé par les sciences humaines et psychiatriques qui permettent de mieux comprendre Freud, de penser ce qui en lui reste impensé, d'articuler avec rigueur les concepts théoriques fondateurs promus par Freud. En ce sens nous nous sommes unis au deuxième grand mouvement historique de la psychanalyse qui fut inauguré et poursuivi par Lacan, mouvement que L'École Belge de Psychanalyse continue même les groupes de ceux qui, pour plusieurs raisons, se sont séparés de Lacan et de la Société Française de Psychanalyse; ainsi l'Association Psychanalytique de France, fondée en 1964 (D. Lagache, D. Anzieu, J. Laplanche, J-P. Pontalis, W. Granoff...), et, en 1969, le Quatrième Groupe (« Topique »; P. Aulagnier, Fr. Perrier, J. Valabrega).

Par nos options théoriques et pratiques nous n'avions nullement l'intention de faire à d'autres groupes freudiens un procès d'orthodoxie. Et si certains membres de notre École décideront un jour d'opérer la scissiparité de notre cellule originaire, je ne crois pas que nous (le bureau actuel) considérerions la cellule scissipare comme une cellule cancéreuse contre laquelle nous mobiliserions toutes sortes de gènes immunologiques. Ce serait là avoir une bien piètre conception de la psychanalyse comme science! Pareilles attitudes témoignent aussi d'une connaissance assez primaire de l'œuvre de Freud. Il suffit, en effet, d'étudier un peu sérieusement les renversements théoriques que Freud lui-même a accomplis – par exemple, par le passage à la deuxième topique, par l'introduction de la pulsion de mort, par les remises en question de l'articulation du complexe d'Oedipe – pour être convaincu que dans le domaine de la psychanalyse, il y a place pour des conceptualisations différentes qui s'efforcent de thématiser les principes fondateurs. Freud lui-même était d'ailleurs hostile à une systématisation trop poussée dont la rigidité stériliserait la pensée et obsessionnaliserait la pratique. Souvenez-vous du reproche qu'il a adressé à Adler : « La théorie d'Adler était dès le départ un système, ce que la psychanalyse a soigneusement évité d'être. Elle [la théorie d'Adler] est un exemple remarquable d'élaboration secondaire... »⁴

C'est parce que nous n'avons pas trouvé ailleurs la latitude pour poursuivre notre double intention, celle du retour à Freud et celle de l'interprétation et de l'articulation des théories freudiennes à l'aide des sciences humaines, que nous avons fondé notre École. Pour ne pas geler l'esprit de recherche, pour ne pas figer la psychanalyse dans une hantise d'un quelconque purisme, nous avons aussi refusé de codifier plus strictement l'esprit de notre École. Les deux principes énoncés nous ont paru suffire.

La question de nos rapports avec d'autres Écoles et Sociétés se trouve dès lors

4. *Zur Geschichte der Psychoanalytischen Bewegung*, G.W. X, 96.

posée. D'abord nos rapports à L'Internationale. Certains d'entre nous y appartiennent, par le lien organique qu'ils ont avec l'une ou l'autre Société. Et si jamais L'Internationale reconnaît notre Ecole, nous nous en réjouissons. Et nous sommes convaincus que nous satisfaisons à toutes les exigences de théorie et de formation. Mais en tant qu'Ecole nous ne ferons aucune concession pour obtenir l'admission.

Nous entretenons des rapports d'amitié et de collaboration avec plusieurs groupes, qu'ils appartiennent à L'Internationale ou non. Ce qui nous importe, c'est l'esprit de leur recherche et la conception de leur pratique et de leur formation. Ainsi nous jugeons très enrichissant que nos candidats prennent une formation supplémentaire, soit par la collaboration à des séminaires, soit par des contrôles, dans l'Institut de Szondi, dans le Nederlandse Gezelschap voor Psychoanalyse, dans le Quatrième Groupe, dans l'Association Psychanalytique de France, dans l'Ecole Freudienne de Paris.

Il va de soi que nous avons des liens privilégiés avec l'Ecole Freudienne de Paris dont Lacan est le Directeur. Officiellement l'Ecole freudienne de Paris tient d'ailleurs à reconnaître notre Ecole comme groupe belge en faisant partie, sans que nous ayons fait une demande en ce sens. Nous avons cependant pensé que, comme telle, notre Ecole ne doit obliger personne à être d'office membre de cette Ecole; bien entendu, nous laissons à nos membres la liberté de décider de leurs éventuels liens personnels avec cette Ecole. Personne d'entre nous ne peut être obligé de payer des cotisations à notre Ecole et à celle de Paris. Aucun membre de notre Ecole, non plus, ne peut être empêché de s'affilier, s'il le désire, au Quatrième Groupe (présidé par Aulagnier) ou à l'Association⁵. Quelle que soit l'instance de la Lettre (freudienne), elle ne doit pas diviser les esprits qui participent au projet qui est le nôtre. Ainsi nous comptons faire profiter notre Ecole des contributions de diverses personnalités qui ont à nous apprendre la psychanalyse : que ce soit Aulagnier, Perrier, Safouan, Pankow, Dolto ou Lacan. J'espère que ce propos sur l'origine de notre Ecole et sur l'intention qui nous anime a pu répondre aux questions qu'à juste titre se posent ceux d'entre nous qui n'ont pu participer à nos premiers débats.

Nos conceptions de la psychanalyse nous ont amenés à concevoir et à mettre sur pied un cycle de formation et elles nous ont orientés dans nos principes d'admission.

On peut discuter de la raison d'être d'une Société ou d'une Ecole de psychanalyse. On peut évaluer les avantages et les désavantages. On peut penser qu'en principe un psychanalyste « ne s'autorise que de lui-même » et qu'il ne doit pas nécessairement appartenir à une Ecole ou à une Société. J'imagine fort bien

5. Association Psychanalytique de France.

qu'instruit par les malheurs historiques de l'institutionnalisation de la recherche et de la formation en psychanalyse, on refuse de s'affilier à un groupe. Dans ce cas, le psychanalyste ne relève que de lui-même. N'importe qui peut se déclarer psychanalyste, en vertu de la formation qu'il juge suffisante. Dans tous les pays, il y a des gens qui fonctionnent comme psychanalyste sans avoir acquis une formation supérieure et sans être passé par une Ecole. Rien ne s'y oppose ni en fait ni en droit. Le titre de psychanalyste n'est pas protégé et il peut difficilement l'être, puisque la formation analytique complète ne saura jamais faire l'objet d'un cursus universitaire. Mais du moment que quelqu'un entend se présenter et s'authentifier L'Ecole Belge de Psychanalyse comme membre d'un groupe reconnu au for externe, il participe à l'institution et il accepte l'esprit et les règles du groupe par lequel il veut se faire reconnaître et authentifier.

Nos principes de formation s'inspirent directement de ceux de Freud lui-même. Chacun sait, en effet, que Freud a fait la découverte de la psychanalyse par la conjonction des trois éléments qui sont : son auto-analyse, sa pratique thérapeutique et son travail d'interprétation et de conceptualisation théorique. Selon nous, « l'être analyste » se fait encore par la conjonction de ces trois données. Leur mise en oeuvre demeure difficile et aléatoire, mais personne ne peut contester l'importance de l'une quelconque de ces trois données. Personne non plus ne peut plus recommencer ab ovo la démarche freudienne. Freud était un génie dont personne d'entre nous n'a la prétention de redoubler la démarche découvriante tout à fait originale. Avec Freud une oeuvre théorique a été construite qui définit le champ de la psychanalyse comme science spécifique et qui guide la praxis analytique. Par la suite, l'avancement des sciences du langage et de la science psychiatrique, la mise en contact des observations et des concepts analytiques avec la philosophie (par exemple Hegel, la phénoménologie, Heidegger), l'extension systématique de la psychanalyse à l'enfant, le projet szondien d'intégrer dans la psychanalyse des vecteurs peu explorés par Freud, l'effort de transposer la psychanalyse au psychotique, tous ces nouveaux destins de la psychanalyse ont permis d'élargir, d'approfondir et de mieux articuler les principes essentiels de Freud. C'est dire qu'il ne serait plus justifié de vouloir pratiquer la psychanalyse avant d'avoir été suffisamment initié aux connaissances fondamentales qui, tout en étant léguées par l'histoire de la psychanalyse, restent ouvertes à la recherche. Le terme d'institution prend ici son sens véritable : c'est en raison de l'héritage d'une science spécifique que se justifient les institutions psychanalytiques. C'est parce qu'un savoir de l'inconscient, des pulsions et de leurs vicissitudes s'est institué, qu'une Ecole de Psychanalyse est une institution : elle transmet et s'approprie à sa manière, elle approfondit ou enrichit ce savoir. On n'est pas encore psychanalyste par ce seul savoir. Aussi l'analyse personnelle demeure-t-elle un élément primordial dans la formation. Par l'analyse personnelle, ensuite par la pratique analytique, on fait l'apprentissage du non-savoir dans le savoir. Tout

psychanalyste actuel en fait l'expérience : il suffit de peu de séances pour que le sujet qui croit en savoir long sur les théories, passe par la dure épreuve de voir ses constructions devenir poreuses et paraître s'effriter.

L'expérience des contrôles nous montre aussi deux choses. Premièrement, celui qui n'a pas de formation théorique approfondie, ne sait pas entendre ce qui se dit de l'inconscient. Le paradoxe de l'analyse est que l'écoute de l'inconscient n'est jamais directe mais médiatisée par les concepts théoriques qui produisent pour l'écoute des données non perceptibles directement, telles la pulsion, le désir, les signifiants inconscients. La décadence de la psychanalyse est toujours l'effet d'une « subodoration » directe qui se substitue à l'interprétation médiatisée par les constructions théoriques. Deuxièmement, l'expérience des contrôles manifeste aussi que celui qui est sérieusement formé, se trouve constamment surpris de ne rien savoir. Je dis bien : celui qui est sérieusement formé ; car les autres ne savent pas entendre au-delà du discours manifeste et, sans le savoir même, ils captent ce qui se dit dans les rets des quelques schémas simples qu'on peut lire dans les manuels.

Ces principes ne sont évidemment que des options premières. Il est toujours difficile de mettre celles-ci en pratique. Je n'entends pas méconnaître les lacunes de notre formation. Plusieurs remarques critiques dénoncent l'allure trop théorique de nos séminaires. Je suis le premier à souhaiter que le travail théorique trouve un lien plus étroit avec la praxis analytique. Mais je vous assure que vous demandez là ce qui est le plus difficile à effectuer. J'espère que le remaniement de nos séminaires réalisera au mieux le projet qui était le nôtre dès le départ. Nous ne voudrions néanmoins pas diminuer nos exigences de formation théorique. Plusieurs d'entre nous ont été témoin jadis des inepties qui se disent et des bêtises qui se font par manque de formation théorique. N'oublions d'ailleurs pas que ce n'est que par l'effort soutenu de théorisation que Freud a pu faire avancer la praxis et que Lacan a pu libérer la psychanalyse de l'obsessionnalisation dans laquelle l'avaient bloquée des concepts mal pensés ou empruntés à des systèmes non analytiques. Moi-même je vous ai exposé l'an passé comment aux U.S.A. la psychanalyse a pu ici et là se dégrader par l'abandon de la formation théorique poussée, par le manque de connaissance des textes freudiens et par la réclusion des groupes coupés de l'échange scientifique avec d'autres disciplines. L'on pourrait à ce propos bien utilement relire le projet freudien sur la formation de l'analyste.

Nos exigences de formation théorique nous ont amenés à n'admettre en règle générale à l'École que des personnes qui ont accompli une formation universitaire, ou qui témoignent d'une formation similaire. Nous avons par ailleurs jugé que c'est un non-sens de vouloir donner toute la formation psychiatrique et psychanalytique de base que l'on peut prendre à l'Université. Pour cette raison nous

exigeons que les universitaires non-médecins et non-psychologues, ou psychologues et médecins insuffisamment formés en psychologie clinique, et qui veulent devenir analystes-membres de notre Ecole, prennent d'abord une formation supplémentaire, formation théorique dans des cours congéniaux à notre domaine et formation pratique par un stage en psychiatrie. C'est là le seul lien que nous ayons avec l'Université.

La formation que dispense notre Ecole est composée des trois éléments que j'ai énoncés. Pour que le lien se fasse entre le savoir théorique indispensable et la pratique, en d'autres termes pour que « l'être analyste » se forme, nous attachons une grande importance aux contrôles, où l'écoute d'un tiers aide à opérer ce passage. Pour que l'analyse ne se ritualise pas selon un modèle toujours particulier, et pour que le futur analyste ne devienne pas prisonnier d'une identification spéculaire avec son analyste, nous demandons deux contrôles auprès de deux membres distincts du psychanalyste avec qui l'analyse à visée didactique s'est faite. Nous n'avons pas voulu que chez nous, comme dans certains groupes, le « didacticien » soit le maître de ses « élèves ».

Certains disent que l'Ecole devrait d'abord parler de « l'être analyste » et non pas de la formation d'un savoir analytique ; qu'elle devrait approfondir « le désir de l'analyste » et non pas des théories analytiques. Mais le désir de l'analyste n'est pas quelque nébuleuse abstraite. Il est inscrit dans l'histoire très individuelle et inconsciente de chacun et il participe à tous les « après-coup » des carrefours particuliers. On pourrait y consacrer un séminaire ; mais je crains fort que l'on ne s'en tienne qu'à des élaborations secondaires. Et « l'être analyste » ne se donne pas en conclusion d'un séminaire, qu'il soit clinique, théorique ou même psychodramatique ; il ne se produit que par la conjonction renouvelée des trois éléments qui ont conduit Freud, non pas à être analyste, mais à le devenir progressivement. Seule l'entrée dans les thèmes particuliers, tels l'angoisse, la mort, les processus secondaires de l'obsession, le schéma corporel... nous font progresser dans le devenir analyste. A vouloir être analyste dans l'abstrait, on se laisse fasciner par un fantasme ; car le fantasme tient captif lorsqu'il élève à l'abstraction neutre des représentations fort investies, inconscientes et compulsivement répétées.

Toute société de psychanalyse est une institution difficile, pour beaucoup de raisons, théoriques et pulsionnelles. D'ailleurs si, comme Freud l'a dit, l'analyse est une paranoïa dirigée, comment le fonctionnement d'un groupe d'analystes pourrait-il être confortable ? Plusieurs candidats se plaignent d'ailleurs de l'agressivité, de la compétition intellectualiste, de la fascination puriste et que sais-je encore, qui paralysent parfois les séminaires. Il est bon que nous en prenions conscience. Sans doute peut-on espérer que des groupes de travail plus réduits faciliteront les échanges, détendront les esprits, délieront les langues, laisseront aussi advenir ce qui parle de l'inconscient, favoriseront la collaboration et l'initia-

tive. De même la participation plus active des membres trop absents devrait-elle contribuer à l'orientation plus clinique des séminaires. Vous avez le droit de le leur demander.

Il reste une dernière question importante, qui a suscité quelques remous et malentendus. On a posé la question de savoir si, dans l'Ecole, on peut devenir analyste tout en ne faisant que des analyses d'enfant. Après réflexion nous avons répondu affirmativement. Certains ont compris que, d'après nous, un analyste d'enfant devrait se limiter à cette spécialité. Ce n'est pas là notre intention. Nous ne croyons pas non plus qu'il y ait une raison décisive pour qu'un analyste d'enfants fasse d'abord des analyses d'adultes. Rien ne l'en empêche, rien ne l'y oblige. Tous les motifs apportés peuvent être retournés. Si, pour devenir analyste d'enfants, il faudrait d'abord avoir l'expérience de celle de l'adulte, il faudrait aussi bien connaître celle de l'enfant avant de faire l'analyse des adultes. Devant l'absence d'arguments pertinents, nous laissons à nos candidats et à nos membres la liberté de commencer par l'analyse de l'enfant et même de faire les deux contrôles requis en cette spécialité. Toutefois, si cet analyste d'enfants désire étendre sa pratique aux adultes, nous estimons qu'il devra prendre une formation complémentaire par deux nouveaux contrôles.

A propos d'un texte de référence sur l'identité de l'Ecole Belge de Psychanalyse⁶

Mon engagement toujours actuel dans l'Ecole m'incline à soumettre quelques réflexions à l'attention des membres. Je dirai seulement quelles étaient mes convictions personnelles lorsque avec d'autres j'ai pris l'initiative de fonder l'Ecole. Mes réflexions sur les expériences dans et en dehors de l'Ecole me font tenir fermement les mêmes opinions. Afin de ne pas donner lieu à d'inutiles malentendus, je ne parlerai donc qu'en mon nom propre.

Voulant entreprendre une formation en psychanalyse, après des explorations en notre pays et à Paris, je me suis adressé à la *Société française de Psychanalyse* nouvellement fondée par Lagache, Lacan, Boutonnier et Dolto, et à laquelle s'étaient associés des analystes comme Perrier, Laplanche, Pontalis, Leclaire. Lacan y était de toute évidence le maître à penser le plus fort et le plus original et pour un grand nombre de membres et de candidats de la Société et par après pour plusieurs d'entre nous ; il était la figure de référence, et cela pour plusieurs raisons. Il était un remarquable clinicien et un théoricien très bien informé de l'histoire de la psychanalyse et de l'évolution de celle-ci dans les pays anglo-

6. Texte de 1996, également proposé par l'auteur pour ce numéro.

saxons, en particulier en Angleterre. Il encourageait l'étude des linguistes (de Saussure, Jakobson), la lecture de l'anthropologie culturelle (entre autres Lévy-Strauss), de la psychologie (Wallon, par exemple), et des philosophies de Platon, d'Aristote, de Kant, de Hegel et de Heidegger. Comme il le montrait, ces études l'avaient aidé lui-même à mieux comprendre les réalités humaines que Freud avait découvertes et explorées. Ce qui révoltait Lacan dans l'enseignement analytique de beaucoup de ses contemporains français des années '30 et '40, c'était l'idée que l'expérience clinique dispense des questionnements et des approfondissements théoriques nourris par les sciences humaines et par la philosophie. Ce que je viens de rappeler donne tout son sens au « retour à Freud ». Ce qui y importe ce n'est sûrement pas la répétition servile de toutes les idées de Freud, mais l'esprit de recherche dans lequel pour Lacan convergent les trois axes suivants :

1. L'étude rigoureuse des textes de Freud lui-même – cela de préférence dans la langue originale, car les traductions françaises de la majorité des textes avant la nouvelle édition dirigée par Laplanche sont souvent incorrectes et ne respectent en tous cas pas suffisamment la logique de la pensée découvriante de Freud. Cette étude des textes implique, comme toute bonne interprétation, qu'on observe aussi et qu'on interprète les hésitations, les changements, les contradictions de Freud.
2. Les observations cliniques. A cet égard Lacan lui-même s'est surtout consacré aux commentaires régulièrement repris des cas de Freud, et de quelques exemples de *l'Interprétation des rêves*. Pour lui c'étaient là les paradigmes du déchiffrement de plusieurs types importants de psychopathologie et selon lui les difficultés rencontrées et les modifications dans la thérapie faites par Freud demeurent instructives pour tout analyste.
3. Rejoindre l'intention de Freud en repensant ses conceptions théoriques à l'aide des élaborations plus récentes en sciences humaines.

Lorsque Lacan déclarait hautement la nécessité du retour à Freud, il affirmait clairement ne pas vouloir se substituer à lui. Il ne voulait pas non plus le répéter, sinon au sens kierkegardien du mot, disait-il. Avancée et retour étaient pour lui solidaires dans la pensée des psychopathologies et dans la justification théorique des interventions psychanalytiques.

Cette démarche proprement dialectique de la pensée psychanalytique se soutient aussi de la prise en compte de l'histoire de la psychanalyse, de ses renouveau et affadissements, de ses divergences et de ses ruptures. Cette histoire réfléchie fait partie du retour à Freud. Identifier le retour lacanien à Freud avec le rejet de l'I.P.A. ne serait que du sectarisme stupidement narcissique. A l'origine la rupture s'est d'ailleurs faite pour des raisons particulières et fort circonstancielles ; mais, ainsi que nous l'enseigne la Psychologie des masses et l'analyse du moi, de Freud, des conflits peuvent donner lieu à une héroïsation mythique d'oppositions

quelques fois plus imaginaires que symboliques !

D'après moi, si l'Ecole Belge de Psychanalyse, associait Freud et Lacan en leur donnant la même autorité, cela fausserait le projet auquel, avec d'autres, j'avais souscrit. On en arriverait, comme j'ai parfois pu l'observer, à ne plus se donner la peine de lire Freud. Ma longue expérience des supervisions et des séminaires m'a appris qu'il faut une longue patience de la pensée et une écoute bien exercée pour saisir les subtiles manoeuvres dynamiques qu'utilisent les névroses, et pour comprendre un peu les rapports bien énigmatiques, dans la psychose, entre représentations, mots et actes de paroles. Or, ne sont-ce pas les écrits de Freud qui apprennent le mieux à percevoir les « mécanismes » en jeu ?

Je propose donc d'affirmer clairement que l'Ecole Belge de Psychanalyse entend organiser une formation continue en psychanalyse freudienne et de le faire en accord avec le retour à Freud tel que Lacan l'a promu. Le texte pourrait avantageusement développer un peu ce projet, car c'est par cette option complexe que l'Ecole déclare son identité. Il faut rappeler qu'à la différence des sciences de la nature (biologie, biochimie,...) la vie des sciences humaines comme la psychanalyse n'est pas celle d'un progrès linéaire, mais d'une interaction continue entre les nouvelles idées et expériences et le retour aux observations et aux conceptions fondatrices. Et pour que l'option de l'Ecole soit claire, j'affirmerais aussi que si on étudie beaucoup Freud et Lacan, on ne néglige pas pour autant les apports de Ferenczi, Mélanie Klein, Dolto, Szondi, Winnicott, Bion...

Quelques compléments pour aujourd'hui ⁷

Le Bulletin Freudien – Comment, dans votre souvenir, l'E.B.P. a-t-elle commencé ?

Il y a eu une première réunion chez Etienne Degreef. Le point de départ je crois a été une demande d'une jeune analyste, Gratiene Desmedt, en analyse chez J. Schotte, qui voulait être formée à l'analyse d'enfants et nous le demandait. Au départ, il y a donc eu une demande de formation des jeunes venant principalement de l'Université de Louvain, des francophones et des flamands. Ils cherchaient tous une formation en dehors des groupes internationaux reconnus.

Nous étions sept membres fondateurs formés à Paris, à Amsterdam et à Zürich. Herman Piron, formé lui aussi à Amsterdam, qui était un de nos amis, n'est pas parmi les membres fondateurs, car il pensait d'abord entrer à l'Ecole Belge de Psychanalyse, et y a commencé la nouvelle analyse exigée, qu'il n'a pas terminée.

7. Titre donné par la rédaction à cette interview (Leuven, le 6 juin 2007).

– *On nous a encore parlé de Duquenne...*

Duquenne avait une place importante au début de l'E.B.P., sans qu'il en ait laissé des traces écrites, mais il est parti à la Cause Freudienne qu'avait fondé Pierre Malengreau en Belgique. Cette séparation s'est faite pour moi sur la question de l'analyse didactique. Ce fut peut-être aussi lié aux ambitions personnelles et au climat de contestation des maîtres qui prévalaient pendant ces années-là.

– *Revenons à la fondation de l'Ecole Belge de Psychanalyse...*

On s'est réuni à la mer en 1960, pour rédiger nos statuts qui ont été publiés au Moniteur belge en 1965. Nous n'avons pas voulu nous rattacher à une école à Paris, ni celle de Lacan, ni celle de Boutonnier. En '63, ceux qui quittent Lacan à Paris le font par refus de son arbitraire tant dans la formation que dans la direction de son école.

– *Justement, pouvez-vous nous parler un peu de comment vous voyiez les rapports de l'Ecole Belge avec Lacan ?*

Si, pour des raisons déjà évoquées, l'Ecole Belge a toujours maintenu un lien particulier avec Jacques Lacan, dès le départ elle a affirmé vouloir rester autonome par rapport à lui et à ses « refondations ». C'est ce que j'ai simplement répondu à Lacan lorsque, en 1967, il m'a téléphoné pour me pousser à m'associer à son Ecole ainsi que le faisaient des analystes de Lille, de Strasbourg, etc. Lorsque par après J. Boutonnier m'a téléphoné pour m'inviter à m'associer à l'Association Psychanalytique de Paris, j'ai également répondu que nous ne voyions pas d'intérêt à nous associer organiquement à un groupe étranger. Chaque membre de notre groupe avait la liberté de le faire à titre individuel. Nous ne voulions pas nous laisser entraîner dans les fractures qui se faisaient parmi les anciens de la Société Française de Psychanalyse. Nous avons toujours gardé des liens professionnels, intellectuels et amicaux avec nombre de ceux qui, pour des raisons bien connues, désavouaient certaines pratiques de Lacan, et qui ont rompu avec son organisation. Aussi avons-nous invité bien des membres de l'ancienne Société Française de Psychanalyse, dont nous estimions les travaux et avec qui plusieurs d'entre nous avaient un lien d'amitié ; J. Laplanche, J-B. Pontalis, Fr. Perrier, W. Granoff, P. Aulagnier... Nous entretenions aussi des liens avec certains qui, ne voulant pas rompre avec Lacan, se maintenaient à part de tous liens d'association : Fr. Dolto et S. Leclaire.

Un deuxième motif animait notre volonté de rester autonome par rapport à Lacan. Les circonstances de leurs études et de leur formation clinique avaient conduit plusieurs d'entre nous à prendre une bonne part de leur formation aux Pays-Bas, en Suisse ou en Allemagne. Même si ces psychanalystes avaient aussi pris une part de leur formation du côté de Lacan, il n'y avait pas toujours d'intérêt pour eux à s'associer à l'Ecole de Lacan.

L'intérêt des nouvelles recherches sur la psychose, en particulier en Angleterre, oriente également certains jeunes analystes belges vers d'autres maîtres à penser que Lacan. Cet intérêt encourage aussi la reprise de l'étude de Freud, que l'influence du Lacan d'après 1967 tendrait à faire négliger en certains milieux.

– *Comment êtes-vous personnellement arrivé à la psychanalyse ?*

Personnellement je suis arrivé à la psychanalyse par les lectures que j'ai faites au cours de mes études de philosophie et de théologie. Lors d'un entretien avec le professeur Nuttin – j'allais lui demander son vélo ! - , nous avons parlé de cela car je lui demandais des informations à ce sujet. Etonné de ce que j'en connaissais déjà, il m'a proposé de me préparer à assumer à la Faculté de Psychologie le cours de Psychologie de la religion. Comme j'avais déjà obtenu de l'état français une bourse de « chercheur », j'ai décidé de compléter ma formation à Paris, et de m'y former en particulier à la psychanalyse. Là, j'ai souvent suivi les séminaires de Lacan et de Dolto, ainsi que les présentations cliniques que pratiquaient Lacan, Henri Ey et d'autres. Pendant ce séjour, j'ai aussi suivi des séminaires de Claude Lévy- Strauss et du linguiste Gustave Guillaume, et de Merleau-Ponty au Collège de France .

– *Pouvez-vous dire quelques mots du rôle que joue actuellement l'E.B.P. dans la psychanalyse en Belgique et comment vous vous le concevez ?*

Dans l'E.B.P., outre l'analyse personnelle, trois principes ont toujours été importants : 1) Le contrôle (les contrôleurs doivent pouvoir attester de la compétence de mener des analyses) ; 2) Le jury d'accueil, (l'analyste n'intervient pas dans l'admission de son analysant comme membre ; 3) L'expérience (du cas et celle de former des analystes). Cela est resté à travers le temps.

– *Quels étaient les rapports entre l'Université et la psychanalyse à cette époque à Louvain ?*

Il n'y a avait pas de conflits entre l'Université et la psychanalyse, bien une tension entre le behaviorisme et la psychanalyse. C'est toujours le cas. Par ailleurs, au plan de la théorie, la rigueur intellectuelle des behaviouristes est importante. D'autres ouvertures existent au sein de l'E.B.P., vers les anglo-saxons par exemple, les américains, moins les allemands à cause des effets du nazisme qui réprimait la psychanalyse et faisait émigrer les analystes.

– *Et aujourd'hui ?*

Le structuralisme est passé. La psychanalyse est une chose sérieuse, quelque chose de sérieux, de technique et de scientifique.

– *On a l'impression que le « détour » par la philosophie qu'a opéré Lacan a joué un*

rôle décisif dans votre intérêt pour le travail de Lacan et donc dans la constitution de l'E.B.P.

Oui, c'est vrai, pour J. Schotte aussi. Lacan avait par ailleurs une remarquable pénétration clinique. Ces séminaires étaient presque socratiques. Mais, à la fois intelligent et autoritaire, il en venait à une emprise trop intolérante sur le groupe. La mode de « la pensée dans le vent », du courant de pensée, comme cela existait il y a quelques décennies, est passée. Ce n'est pas si mal, mais du coup la psychanalyse n'est plus grand public non plus. Il y a Mary Douglass, en anthropologie culturelle, qui est très inspirée par la psychanalyse. L'analyse du moi de Szondi dit beaucoup de choses sur la structuration préoedipienne, qui à son tour renseigne beaucoup sur la dépression. Quand je demandais à Lacan pourquoi il critiquait tant l'égo-psychology, qui est de Freud !, et que je citais l'étude linguistique de Benveniste, il répondait que c'était ce qu'il avait fait de plus mauvais ! Pour lui, égo-psychology égale américain. Mais c'est dans les textes de Freud ! Pourquoi se séparer là-dessus ? Cela ne se passerait pas en Grande-Bretagne. Lacan aurait pu ne pas se différencier de l'I.P.A. parce qu'il aurait pu y rester tout en restant différent. Comme le font les Anglais, et les Flamands. Ils sont moins polarisés sur l'histoire des Français parce qu'ils sont plus ouverts à d'autres courants de pensées, Binswanger, Klein...

Lacan voulait « démocratiser » la psychanalyse, il voulait aussi ôter toute autorité à la structure (institutionnelle), en ayant en même temps lui-même toute autorité. La question de la passe est peut-être aussi à l'origine des séparations qui ont eu lieu en Belgique au sein de l'E.B.P. Nous étions très stricts sur la formation. Ensuite il y a d'ailleurs eu des contestations quant à cette autorité en rapport avec la formation. Le climat était à la contestation (1968/1969). D'où l'A.F.B. et d'autres groupes.

Avec la passe, l'analyse personnelle était mêlée à tout, d'où le refus de l'Ecole devant la passe.

L'analyse avec Lacan devenait presque une initiation spirituelle. Elle devient alors une école de sagesse. Dans la passe, à un jeune qui n'y connaît rien, on doit exposer son expérience de l'analyse... Cela ne ressemble à rien !

– Que diriez-vous des « ruptures » au sein de l'Ecole Belge ?

Vous me demandez de m'exprimer sur ce que vous appelez des « ruptures » dans l'Ecole Belge. Plusieurs des membres ou associés de l'Ecole Belge ont en effet décidé de la quitter et se sont associés soit au Quatrième Groupe (fondé par P. Aulagnier et Fr. Perrier, après leur rupture avec Lacan), soit surtout à l'Ecole de la Cause de Lacan. De telles ruptures avec l'Ecole Belge sont plus le fait des francophones que des flamands. Il y a eu plusieurs motifs pour de telles séparations. Il pouvait y avoir des raisons très personnelles, comme toujours dans les

institutions très particulières que sont les sociétés de psychanalystes. Le motif principal de ceux qui ont préféré rejoindre l'École de la Cause a été la préférence pour ce qui leur paraissait être l'homogénéité d'une véritable doctrine psychanalytique.